Les Babelles

Épisode 1

Parler une langue : qu’est-ce que ça veut dire ?

Naraina: Salut tout le monde ! Moi, c’est Naraina de Melo Martins Kuyumjian, et vous écoutez Les Babelles, le podcast qui explore le monde des langues, produit par l’association linguistique et culturelle E&A.
Ici, on explore tout ce qui touche à l’apprentissage des langues, en s’inspirant des travaux de Joëlle Cordesse et des expériences de nos invités. À travers leurs parcours, on va voyager entre linguistique, didactique des langues, cultures et éducation… le tout avec une bonne dose de curiosité !
Si les langues et l’éducation vous intriguent, alors ce podcast est fait pour vous. Et si vous êtes arrivé ici par hasard… eh bien, peut-être que le hasard fait bien les choses ! Restons ensemble.

Franck: Je m'appelle Franck, je suis Parisien de naissance. J'ai vécu à Paris une grande partie de ma vie. Paris et périphérie, en banlieue parisienne.

Naraina: Ici vous entendez Franck Jolivet, notre premier invité.

Franck: Je suis formateur, formateur, Lectio. Un programme de la région financé par la région Occitanie et en gros, l'intitulé, c'est remettre à niveau sur les savoirs de base. En gros, c'est plus des cours de français, mais aussi les mathématiques de base. Savoir utiliser un ordinateur, faire ce qu'ils appellent savoirs de base.

Nara: Franck, comme vous avez entendu, est aujourd’hui formateur FLE (français langue étrangère) en France mais il a vécu plusieurs années au Brésil et on a voulu savoir un peu plus sur cette expérience.

Franck: Pourquoi je suis allé au Brésil ? À cause d'un ami à moi qui m'a invité à aller au Brésil, qui vivait au Brésil. Il m'a invité. En fait, je faisais la musique de ses documentaires et au dernier moment, un technicien l'a

laissé tomber, l'a planté pour prendre le son. Donc, il m'a proposé de venir avec lui au Brésil, en Amazonie, plus particulièrement pour tenir la perche. Pour être perchiste. Brasilia, plus Amazonie et je suis tombé amoureux du pays, bien sûr.

Naraina: Ce que vous ne savez peut-être pas encore, c'est que quand Franck parle portugais du Brésil, sa prononciation est étonnamment proche de celle de certains locuteurs natifs.

Chère auditrice, cher auditeur, vous aurez peut-être remarqué que je n'ai pas employé le mot accent… et ce n'est pas un oubli ! Petite parenthèse : l'accent, ce n'est pas juste une affaire de sons, c'est aussi une question de pouvoir entre langues et groupes sociaux. Le terme GLOTTOPHOBIE désigne ces discriminations linguistiques et Blanchet dans son livre *Discriminations : combattre la glottophobie* réinsère les discriminations linguistiques dans l'ensemble des discriminations portant sur les personnes, qu'il soit un locuteur natif ou non-natif de la langue ciblée.

Plutôt que de parler d'« accent natif », on préfère ici l'idée d'une spécialisation de la prononciation. Une prononciation qui peut se rapprocher – ou non – d'une variante native, sans pour autant être figée dans une norme unique. Bref, on s'éloigne du mythe de « l'accent parfait » et on célèbre en ce faisant la diversité des façons de parler !

Bref, revenons à Franck qui, comme je disais a une prononciation qui se rapproche de certains locuteurs natifs et je suis bien placée pour le savoir puisque « Eu tb sou brasileira ». J'ai donc profité de l'occasion du podcast pour le questionner sur cette histoire de prononciation. Voici ce qu'il dit.

Franck: On m'a toujours dit que j'avais un accent qui n'était pas très identifiable quand je parlais portugais. C'est-à-dire qu'on se dise pas "ah c'est un français". Mais souvent, quand j'ai habité au Nordeste, les gens pensaient que j'étais "gaucho", c'est-à-dire du sud du Brésil, parce que comme ils connaissent pas l'accent français et ils se disaient "ce type il parle bien, il fait pas trop de fautes lexicales, etc, mais il a un petit accent" et ils pensaient que c'était les gauchos, du Sud.

Ah, les langues ! À l'école, en voyage, au travail… mais aussi dans la rue, dans le tram, dans les chansons, sur les menus, et même sur les boîtes de céréales du petit déjeuner. Elles sont partout ! Pourtant, notre façon de les percevoir et de les vivre est propre à chacun. Il y a ceux qui semblent apprendre une nouvelle langue en un claquement des doigts, d'autres pour qui c'est un vrai parcours du combattant. Et un « bon accent », c'est-à-dire similaire à celui d'un locuteur natif, est recherché, désiré et peut souvent servir de gage pour une bonne maîtrise de la langue cible. Parler une langue avec la bonne musique équivaudrait à bien parler la langue tout court. Mais nous savons qu'il y a plusieurs accents dans une même langue et que « la bonne prononciation » participe en vérité à des enjeux de domination et de pouvoir et permet de hiérarchiser les parlers.
Si bien parler une langue ne veut pas dire parler sans accent, qu'est-ce que bien parler une langue ? Ou peut-être que la question serait plutôt : qu'est-ce que parler une langue ? C'est peut être le bon moment de vous présenter Joëlle Cordesse.

Joëlle : Tout le monde nous dit que pour que, pour apprendre à parler, il faut parler, que pour que les élèves apprennent à parler anglais, il faut qu'ils parlent anglais. Et qu'est-ce que ça veut dire parler ? C'était ça parce que ce n'est pas parce qu'ils ouvrent la bouche et qu'ils articulent des mots qu'ils parlent. Est-ce que c'est parler, ça ? Est-ce que ça te fait faire des exercices structuraux et que les gamins essayent de répéter ce qu'ils ont entendu ou de l'utiliser ? Est-ce que c'est parler ? Est-ce que c'est de la parole ? Est-ce que c'est ça la parole qui construit le savoir de la langue ?

Naraina: Agrégée d'anglais, Joëlle Cordesse a enseigné au collège, au lycée et dans l'enseignement supérieur. Membre actif du Groupe Français d'Education Nouvelle (GFEN) et fondatrice de l'association Les labos de Babel, elle a fait une thèse intitulée « Déchiffrer l'invisible des signes d'apprentissage des langues. Pédagogie de l'égalité des intelligences », sous la direction de Joëlle Réthoré à l'Université de Perpignan dans laquelle elle développe une épistémologie linguistique. Écoutons-la. Elle nous explique pourquoi.

Joëlle : J'ai voulu faire une épistémologie linguistique parce que je me suis dit qu'on ne savait pas. On ne savait pas apprendre les langues, on ne savait

pas comment s'apprenaient les langues. J'ai trouvé nulle part de théorie qui m'expliquer comment, comment on apprenait une langue. Il y avait cette théorie de la transformation des représentations dans l'apprentissage scientifique, la rupture épistémique et tout ça. Mais qu'est ce que c'est qu'une langue? Comment on apprend une langue, comment une langue se développe ? C'est quoi une langue maternelle, la langue étrangère, mais dans leur rapport cognitif, ça je… en tout cas j'en connaissais pas et il y en avait pas dans la formation et il n'y en avait pas dans les lectures que j'ai pu faire. Et donc si je voulais enseigner les langues, je voulais savoir comment ça s'apprenait.

Naraina: Maintenant que vous connaissez Joëlle Cordesse, écoutons Franck qui continue de nous raconter comment il a appris le portugais du Brésil.

Franck : Il y a plusieurs choses. Il y a le fait que j'ai eu beaucoup d'amis portugais parce que j'ai habité dans, à Montreuil, dans une banlieue parisienne où il y a une forte communauté portugaise. Je joue au foot, j'ai joué beaucoup, donc la langue portugaise était une langue qui était déjà dans mon oreille, l'espagnol aussi. Mais avant de partir au Brésil, j'avais acheté un petit bouquin Assimil et j'ai commencé à travailler avec ça. J'ai aussi commencé à écouter beaucoup de musique brésilienne et à traduire les textes un peu comme quand on était petits, qu'on était ados avec l'anglais, on prenait des textes de Pink Floyd, ces trucs-là, on les traduisait et comme ça on avançait et j'ai fait ça en fait et ça m'a beaucoup aidé. Mais j'écoutais beaucoup de musique brésilienne, beaucoup Caetano, Gilberto Gil. Ces choses-là, je faisais la traduction et ça, ça m'a déjà donné une bonne base. C'est-à-dire que quand je suis arrivé au Brésil, je ne parlais pas portugais, mais je comprenais les 60%. Surtout que je suis arrivé à Brasilia, où l'accent est assez neutre. Donc, c'était assez facile. Après, en arrivant en Amazonie, j'ai vu que et après, au Nordeste, j'ai vu que quand même, l'accent, c'est quelque chose où les propres Brésiliens, qui ne sont pas de la région parfois, ne comprennent pas ce que l'autre a dit, parce qu'ils mangent les mots.

Naraina: Franck parle ici des différents accents et variations dans une même langue. Qui n'a jamais eu cette expérience de, par exemple, étudier

l'anglais à l'école et puis quand on est confronté à un locuteur natif ou le jour où on débarque en Angleterre, avoir l'impression que c'est une langue complètement inconnue et qu'il faut tout recommencer ? Il est intéressant de prendre conscience de l'écart qui existe entre la langue apprise dans un contexte formel, standardisée et réglementée par la grammaire puis la langue parlée tous les jours, dans la vraie vie, une langue qui est quotidiennement fabriquée, façonnée et en permanente évolution (lien tract)

Mais revenons un peu sur une autre chose que Franck dit. Pour expliquer ce don pour la langue brésilienne, Franck parle des camarades de foot à Montreuil, des méthodes d'apprentissage et des musiques, beaucoup de musiques. Il dit que la langue était déjà dans son oreille.

On a tous l'impression qu'apprendre une langue c'est une affaire d'oreille et d'ailleurs beaucoup se dit sur l'oreille dans les théories linguistiques. Des théories comme par exemple celle du crible phonologique qui dit qu'à partir d'un certain âge les langues apprises passent par le filtre de la langue maternelle. Avec le temps, Il y a donc des sons d'autres langues qu'on n'arrive même plus à entendre. C'est comme dire que l'enfant à sa naissance entend toutes les langues du monde et petit à petit se spécialise et cette spécialisation représente en fait une perte dans la capacité à percevoir, à entendre tous les espaces acoustiques qui existent dans et à partir des langues du monde. Ce crible phonologique constitue d'ailleurs un des arguments pour défendre l'apprentissage précoce des langues en contexte scolaire.

Dans son expérience d'enseignement, Joëlle a constaté que, contrairement à ce que Franck vient de nous raconter, ou encore au sens commun, à l'école on fait souvent l'économie de l'oreille, on ne met pas assez en avant la capacité perceptive des apprenants pour apprendre une nouvelle langue.

Imaginons deux personnes. L'une est un maçon, l'autre un artiste un peu conceptuel. Pour le maçon la langue est un mur qui se construit par des briques qu'on empilerait et où chaque brique serait indispensable à la place qui lui a été assignée. La langue est alors un objet à transmettre

(c'est l'image du mur fini), et les apprenants sont analysés par les briques mal placées ou pas placées du tout. Ce sont les manques et les lacunes qui vont déterminer l'apprentissage et le niveau d'apprentissage.

Mais et si au lieu d'être des maçons, les apprenants étaient des artistes. Ces artistes qui puisent dans leur essence pour offrir quelque chose au monde. L'artiste ne commence pas de rien. Même s'il regarde une toile blanche, il a ses sentiments, ses expériences, ses connaissances préalables qui constituent la palette où les formes et les couleurs seront puisées.

Pour Joëlle, une langue n'est pas faite de briques qu'on empilerait et plutôt qu'un maçon, les apprenants sont des aventuriers et des créateurs et, pour un enseignement solide, il faut se baser sur les représentations et connaissances préalables, et plus largement, sur un imaginaire qui est aussi un imaginaire des langues.

Joëlle : et moi je suis arrivée maintenant à avoir pris conscience que la langue, c'est la matière vitale de l'humain. En fait, ce n'est pas un objet extérieur à l'homme parce que le monde, la science, elle étudie le monde. Donc tu étudies le monde dans ton rapport au monde, tu transformes le monde, tu l'observes, tu es présent, tu n'es pas absent de cet apprentissage-là. Mais tu étudies un monde qui t'est extérieur, sur lequel tu peux agir à l'extérieur et la langue, c'est toi. C'est-à-dire c'est à la fois l'objet de ton apprentissage. C'est ce que tu apprends et en même temps, c'est le matériau qui sert à apprendre ce que tu apprends. Donc on est dans une intrication de l'objet, de la méthode. Tout ça c'est intriqué, c'est la même chose et c'est pour ça que Peirce c'est si important et c'est si intéressant. C'est que lui, il a vraiment un modèle qui permet de comprendre comment ça fonctionne de l'intérieur, comment fonctionne ce système du langage, comme tout ça est intriqué, c'est la matière de l'homme.

Il dit "l'homme est la somme de son langage", ça veut dire que je suis à tout moment la somme de mon langage. Ça veut dire que mon langage évolue avec moi, mais mon langage, il n'y a pas que ma langue, surtout que je peux avoir plusieurs langues différentes. Je peux avoir aussi carrément

du plurilinguisme en moi. Mais, mais la langue, c'est la spécialisation par laquelle tu construis. Tu donnes forme à ta pensée.

Naraina: Joëlle nous propose ainsi de sortir de la logique de la transmission où le mur du maçon représente une frontière qui est linguistique mais aussi symbolique parce qu'elle sépare ce que l'on sait de ce que l'on ne sait pas, et par effet de conséquence, celui qui sait de celui qui ne sait pas.
Elle nous propose d'entrer dans la logique de la relation qui s'appuie sur le fait que nous sommes tous des êtres de langage, impliqués dans la production des savoirs et où la classe est un lieu privilégié pour déterritorialiser symboliquement les langues.

Pour inventer une méthode d'enseignement des langues vivantes. Joëlle s'appuie sur la philosophie du sémiologue Charles Sanders Peirce. Chères auditrices, chers auditeurs, je préfère vous prévenir, nous avons quelques minutes un peu théoriques. Accrochez-vous, je vous promets, ça vaut la peine !

Joëlle : Du langage, de la parole et de la langue. Langage, parole, langue. La parole est dans l'action. C'est la catégorie que Peirce désigne sous le terme de secondéité et c'est le truc qui est l'actuel, le factuel, la catégorie du fait, la catégorie de ce qui existe, de l'existence. Donc la langue n'existe pas, la langue, ça n'existe pas. La langue, ça n'existe que dans les paroles et les discours qui la construisent. Le mode d'existence de la langue, c'est les discours, c'est les paroles. Donc si tu veux apprendre une langue, comprendre une langue, tu te plonges dans les discours, dans les paroles. Tu parles, tu écris, tu lis.

Naraina: Joëlle fait référence à une des prémisses de la sémiotique. C'est-à-dire les noms des choses sont arbitraires. Il n'y a pas de relation d'identité entre les noms et les choses. Il n'y a donc rien dans la pierre, ou dans la plume, qui expliquerait leur nom.
Les choses et leurs noms sont liés dans une relation d'implication qui est ternaire, c'est-à-dire, un triangle où chaque sommet représente le mot, la pensée et le monde ou si l'on préfère le langage, l'esprit, les choses. C'est cette prémisse-là, selon laquelle les mots ne sont pas le monde mais des

signes qui sont interprétés, qui permet d'affirmer que la langue, en tant que cet objet figé à transmettre, n'existe pas.

Restons ensemble et retenons l'essentiel : cette idée qu'une langue s'apprend donc dans la rencontre. dans un système qui est non pas de transmission mais un système de relations qui est dynamique.

Joëlle : Tout ça, ça se travaille avec les outils de la sémiotique, c'est-à-dire de quelle catégorie on parle ? Il y a quand même cette classification, cette hiérarchie des catégories qui est vraiment précieuse, c'est que tu as ce qui, ce qui est, indépendamment du reste, le langage. S'il n'y a pas de langue, il peut y avoir du langage quand même. En tout cas, chez les animaux, il y a du langage. Par exemple, il ne peut pas y avoir de langue sans langage, il ne peut pas y avoir de langue, sans discours, et il ne peut pas y avoir de discours sans langage. Et c'est comme ça que cette notion de logique des relations dynamiques, ça permet de comprendre des relations dynamiques, une dynamique à l'intérieur du système de relations, donc on est vraiment à l'intérieur d'un système. Et on peut, on peut comprendre comment ce système fonctionne, comment ce système bouge, comment il vit, et on peut donc agir dessus, permettre aux autres d'agir. Surtout, c'est que dans l'idéologie, partout, en fait, la langue, elle est perçue comme un objet comme comme les autres, comme le reste du monde, comme si c'était à l'extérieur. Et ça, ça, c'est une bataille pour moi.

Naraina: Joëlle nous explique que la langue n'est donc pas une matière extérieure à celui qui l'apprend. Il ne suffit pas de transmettre une information, qu'elle soit de nature grammaticale, phonétique ou syntaxique, pour qu'elle soit appropriée par l'apprenant.
Apprendre une langue, c'est bien plus que ça ! Et c'est une excellente nouvelle, parce qu'en réalité, c'est bien plus intéressant, et j'oserais même dire, magique.

Joëlle : Même, pas pour nous. Ça reste vague parce que c'est pas formulé, c'est vague. C'est ça le langage, le langage, c'est la catégorie du vague, c'est ça, c'est ce qui est premier et la catégorie du vague, elle est niée par la logique habituelle en fait. Le vague, ça n'existe pas. Donc le possible, ça n'existe pas. On est toujours dans ce qui est, ce qu'on constate ce que…

Et le possible, ça n'existe pas. Alors que pour Peirce, encore une idée fabuleuse, c'est l'idée que le possible, c'est réel. Il est dans des formes, dans ton langage, il y a des possibles. Et tes possibles, tu peux les multiplier, tu peux les développer. Mais il y a déjà des possibles. Tu vois, c'est pas… le possible, c'est pas ce qu'on rêve un jour d'atteindre. Non, c'est là.

Naraina: On ferme cette parenthèse théorique qui explique le fondement des démarches et des jeux élaborés par Joëlle Cordesse. Et écoutons Franck, qui continue de nous raconter son expérience au Brésil.

Franck : Je suis quelqu'un de timide, réservé, mais les Brésiliens sont tellement ouverts, ils viennent vers vous tellement facilement et quand on vient vers moi, moi, je suis très ouvert, mais je ne fais pas forcément le premier pas comme eux et en fait, ils me faisaient, ils me mâchaient tout le travail. Comme les gens, ils viennent vers toi, du coup, t'es un peu obligé d'échanger. Et comme les Brésiliens sont en général très bienveillants, très souriants, donc, on est assez vite à l'aise. Et après les choses simples, le football, parler de foot. Je parlais de football pendant une heure en Amazonie avec un gamin de 16 ans. Et je me rappelle qu'à l'époque, Erwan, il était sidéré. Il me disait "mais ça fait une heure que tu parles avec lui, alors que tu parles pas trois mots de portugais". Je fais "mais oui mais on parle de foot, donc on arrive à se comprendre". Donc il y a des sujets comme ça, populaires, qui fonctionnent bien.

Naraina: C'est vrai qu'une des fonctions de la langue est de communiquer, mais ce que nous raconte Franck est un bel exemple de la communication qui se fait et qui est possible au-delà des aspects linguistiques de la langue.

Joëlle : Les langues marquent le corps. Tu parles une langue, tu as des gestes, une gestuelle qui va avec la langue que tu parles…

Donalie: et la voix, le souffle. Tu parlais du geste d'écrire tout à l'heure. Il y a beaucoup de calligraphes qui disent que le tout réside dans le souffle, dans la respiration, parce que du coup, il faut rythmer sa respiration à mesure qu'on écrit. Sinon, mais sinon le corps, ça ne suit pas quoi. Mais du coup, c'est hyper intéressant de se dire que c'est aussi l'air, le souffle, ce qui passe par tes poumons qui régit ton mouvement scriptural.

Naraina: Vous venez d'entendre Donalie-An Tran Mugnier, coordinatrice générale de l'association E&A et animatrice linguistique et culturelle. Donalie, qui participera aussi à notre podcast, nous rappelle à quel point la respiration joue un rôle essentiel dans le geste d'écriture. En fait, le corps est au cœur de tout apprentissage : il y a des mouvements pour apprendre. Et cela est d'autant plus vrai quand il s'agit de la langue et tout ce que ça implique. Joëlle nous dira que la question de l'appartenance à un groupe passe aussi par le corps. Mais pour l'instant, écoutons la suite avec Franck.

Franck : Quand je parle portugais, je me sens plus brésilien. J'ai moins le côté timide, moins réservé. Je suis plus… plus détendu, plus cool, je m'exprime plus peut-être. Ma voix change. C'est ce qu'on m'a dit, on m'a dit que quand tu parles portugais, ta voix change. Et quand tu parles en français, ta voix change aussi, parce que le ton est… le ton est différent. Mais même quand je suis revenu du Brésil, ma sœur m'a dit « Mais tu parles français avec un accent ».

Joelle : Je me dis, il y a cette dimension de la fiction où pour apprendre une langue étrangère, il y a cette dimension d'étrangeté de la langue étrangère, qui est passée sous silence généralement. On essaye de ramener à du connu et en fait on oublie que c'est ça qui rend la chose désirable. C'est le sentiment de l'étrangeté de quelque chose, qui ne te menace pas mais qui te dérange. Ça te dérange, sans te menacer et ça te fait évoluer. Ça, c'est très désirable. Ça, ça fait grandir, ça fait grandir. C'est l'étrangeté de la langue étrangère qui te fait grandir, qui te fait agrandir ton univers. Et là, il y a l'idée de jouer un personnage, c'est aussi adhérer pour semblant à une communauté qui n'est pas la tienne. Tu fais semblant d'adhérer à cette communauté, mais tu t'y engages quand même. Et du coup si on travaille dans le cadre de la fiction, les élèves, tu vois, si tu dis : "bon, je te donne des prénoms anglais, puis on va parler anglais, stand up, come to the blackboard, take the chalk, can you write something…", enfin des trucs comme ça, je veux bien, mais la fiction n'est pas dans la fiction. On est dans la classe et au lieu de parler français, on parle anglais, ce qui est pas logique. Si tu veux que les élèves soient dans une perspective vraiment d'apprentissage, il faut qu'ils soient dans la fiction. Ça suffit pas de dire "tu t'appelles machin", c'est déjà un premier pas, peut-être, mais en

fait, ça ne suffit pas. Et donc les mettre dans des situations fictionnelles. Et dans la fiction, tu vas adhérer à un personnage, tu vas le construire, tu vois. Et ça, je pense que c'est une très grosse différence parce que là, tu fais semblant pour de vrai. En fait, tu vois, tu fais semblant, mais c'est une dimension réelle de ta personnalité qui est en train de s'élaborer.

Nara: La démarche accent, développée par Joëlle Cordesse, est une entrée dans cette perspective fictionnelle.
Une des étapes de cette démarche propose d'entendre une série d'enregistrements sonores et d'écrire, d'abord individuellement et puis en petits groupes, ce dont il s'agit. Le rendu de cet exercice est assez impressionnant dans la mesure où les participants arrivent à définir avec parfois beaucoup de précision, l'endroit où chaque langue est parlée.

Une autre étape propose que de petits groupes préparent une scène d'improvisation théâtrale dans une langue de manière à la faire reconnaître par les autres groupes mais en s'interdisant d'en prononcer aucun mot. L'idée est de faire reconnaître cette langue aux autres groupes, uniquement par l'intonation, les gestes, et l'empreinte sonore.
J'ai pu expérimenter ces démarches et ce qui m'a marquée, c'est la manière dont ces jeux ont fait émerger deux sentiments a priori opposés. Ils étaient amusants et dérangeants à la fois.

L'inconfort et le rire. Le premier n'est pas un sentiment qui doit être chassé ou qui doit être perçu comme quelque chose de restrictif ou négatif, mais le sentiment qui précède la reconnaissance d'autres possibilités d'exister.

Joëlle Cordesse dira que l'étrangeté est un sentiment typique de secondéité. Elle naît de
la perception d'un décalage entre notre monde habituel et un monde non connu, qui se présente de telle manière qu'il nous oblige à réagir.

Le deuxième aspect, le rire produit par le jeu, par la mise en abîme, par la caricature. Franck nous en parle.

Franck : Les moments où on rit le plus, c'est quand on fait des saynètes, c'est-à-dire tous les jours on va au marché. Et là, c'est vraiment… il y a

des fous rires, fous rires nerveux de la personne qui est là et les autres aussi. On se moque sans se moquer. Et le fait que tout le monde rie, du coup, ils ont pas peur d'y aller, ils n'ont pas peur de parler, et tout le monde rigole, tout le monde se moque. Mais on se moque pas. C'est juste parce que tout le monde se reconnaît dans certaines situations.

Par exemple, le truc le plus courant dans les formations de savoirs de base, c'est le français à la mairie… T'es déjà tombé sur un employé français qui t'a maltraité, eh bien… représente ce personnage, sois le plus chiant possible. Et là, elle se fait un malin plaisir à faire le français chiant pour mettre l'autre dans une situation embarrassante. Et là, tout le monde rigole, mais rigole. Et ils ont tous eu des moments difficiles, que ce soit avec l'assistante sociale, que ça soit avec, à la mairie où la personne en face d'elle, parfois ne fait pas l'effort ou n'arrive pas à comprendre. C'est difficile quand on se retrouve face à une personne qui ne parle pas notre langue, qui essaye de de s'exprimer. Elle n'y arrive pas, donc parfois, elle aussi, elle s'énerve. C'est difficile. Donc, vous vous retrouvez en face d'une personne qui ne parle pas votre langue, qui est stressée, qui s'énerve. Nous c'est notre métier, mais les gens ne sont pas spécialement formés ou qui ont la bienveillance nécessaire pour prendre le temps. Parce qu'il y en a qui prennent le temps, qui sont gentils, qui prennent le temps de comprendre, mais pas tous. Ils sont tous confrontés à ça. Et quand je leur fais, quand je les mets dans ce personnage-là, c'est très drôle et ça me renvoie moi aussi, en tant que Français, à des choses que je vois.

Naraina: L'exemple donné par Franck donne à voir comment ces saynètes sont des leviers pédagogiques, linguistiques et j'oserais même dire thérapeutiques.

Donalie : Tu parlais de ta manière de remettre tout le monde sur un pied d'égalité.

Naraina: Ici c'est Donalie qui parle.

Donalie : Ca c'est quelque chose que… c'est une posture que tu as apprise en formation ?

Franck : Non. C'est quelque chose que je fais naturellement. Après c'est vrai qu'il y a beaucoup de formateurs qui sont dans une position, de ce

que j'ai vu, qui sont dans une position pas autoritaire, mais parfois parfois de, par exemple, de reprocher aux stagiaires “ah mais pourquoi t'as pas fait tes devoirs ?” Mais en faisant un reproche, parfois, en étant un peu… Moi, non, je ne fais pas ce genre de choses, si elle l’a pas fait, c’est parce qu'elle n'avait pas le temps. S’il prend le devoir, il n'a pas fait ses devoirs, mais s’il prend le devoir de l’autre et qu'il le recopie pendant le cours, moi, ça me pose pas de problème. En recopiant, on apprend, le fait de recopier les devoirs. Donc, je suis dans cette chose assez… une relation, une ambiance assez vraiment zen, détendue, calme, pour qu'ils soient dans de bonnes conditions pour apprendre.

Nara: Franck a une posture très bienveillante envers les apprenants. Mais au-delà de sa personnalité on peut s’interroger sur le rôle de l’enseignant en cours, sur la relation entre l’enseignant et les apprenants et sur les règles et les attentes plus ou moins formulées qui déterminent en amont ceux qui sont susceptibles de réussir et ceux qui, au contraire, sont plutôt voués à l’échec. Et si en laissant les différentes sensibilités et modes de fonctionnement s’exprimer il était possible d’assurer la réussite de chacun ?

Franck : Par exemple là, quand je me retrouve avec des personnes qui sont ingénieurs, ingénieurs civils, je lui demande je l'envoie au tableau, je demande “explique-nous, comment tu poses une division”. Je regarde et c'est marrant parce qu'ils ne font pas toujours de la même façon que nous. C'est assez intéressant. Mais moi, dans mes classes, je fais souvent appel aux élèves, c’est eux qui sont acteurs de leur apprentissage, c'est-à-dire que moins je parle mieux c’est, moins je vais au tableau, mieux c'est, plus je les envoie eux au tableau, mieux c'est. Et j'essaye de leur faire travailler la solidarité et l'entraide. On s'entraide : celui qui aime moins l’écrit, celui qui est moins bon à l'oral et vice versa.

Joëlle : Et du coup, c'est aussi un univers d'accueil de la diversité. Et on part avec l'accueil, de la diversité des interprétations, la diversité des personnalités et de la diversité des réactions. Avant d'avoir travaillé sur la rupture et d'avoir connu le GFEN, je faisais du cours dialogué, je mettais des trucs au tableau et puis j'interrogeais les élèves. Et puis j'attendais

d'avoir quelqu'un qui me donne la bonne réponse pour dire "oui, ça, c'est bien". Ou alors je relevais des choses qui me paraissaient rentrer bien dans le cadre de la définition qu'on cherchait. C'est très habituel. Tu vas prendre tous les trucs qui vont aider les gens à voir la vérité. Avoir élaboré la vérité, on l'a élaborée ensemble. Oui, mais tu as élaboré ensemble, avec ceux qui avaient les bribes de la vérité qui te convient et tu as laissé tomber tous les autres. Tu vois, tu n'accueilles pas.

À partir du moment où j'ai compris cette idée de démarche, je me suis mise à tout mettre au tableau, toutes les propositions des élèves. On a une question à résoudre, toutes les propositions. C'est ce que je fais. Et après ? Maintenant, qu'est ce qu'on fait de tout ça ? Comment, ah oui, mais il y a des contradictions là-dedans. Mais si ça c'est vrai, est-ce que ça, ça peut l'être aussi ? Et là, du coup, quand tu accueilles toutes les interprétations et après il faut faire du tri.

Donalie: Du tri concerté. Du tri à la lumière de la négociation.

Joelle : Du tri par les gens qui ont produit. Ce n'est pas moi qui trie, par exemple tu renvoies ça au groupe, tu remets des petits groupes, nous on va étudier ça, nous on va étudier ça. Enfin, toi ton rôle quand tu écris au tableau, ça peut être aussi de mettre en relation des choses contradictoires, d'écrire le paradoxe, et dire "et alors qu'est-ce qu'on fait de ça ? Ah oui, c'est ça, alors nous venons de dire que…" j'arrive pas à avoir un exemple, mais on vient de dire un truc qui est paradoxal, ça ne va pas, donc on va rechercher, on va travailler sur ces questions. Des fois, j'ai eu des surprises, ravie.

Naraina: Chère auditrice, cher auditeur, peut-être que, comme pour moi, cela vous fait du bien d'imaginer un cours où l'enseignant, au lieu d'en ressortir essoré et épuisé, en sortirait nourri et émerveillé. Un cours où chacun, apprenant comme enseignant, apprend. Nous continuerons d'aborder ce thème pendant le deuxième épisode de ce podcast, mais pour l'instant, revenons à Franck qui continue de nous raconter comment ça se passe pendant ses cours.

Franck : Et par exemple, il y a… les choses que font souvent les arabophones. Je vais prendre, par exemple, un exemple concret : les gens de Syrie. Chez beaucoup de Syriens, ils ont tendance à traduire tout mot par mot. Mot par mot, chaque mot que vous dites, ils le traduisent et après ils l'écrivent en arabe en dessous. Et moi j'essaie de leur… par mon expérience, de leur dire : "plutôt que d'apprendre un mot, apprenez une phrase toute faite déjà", c'est un peu comme la musique. Je fais de la musique aussi… d'apprendre des phrases toutes faites plutôt que d'apprendre des mots isolés.

Naraina: C'est vrai que la langue première sert de socle, c'est un appui essentiel pour l'apprentissage d'une nouvelle langue et il y a certaines stratégies et difficultés qui sont récurrentes en fonction de l'origine de l'apprenant. C'est sur cette base que s'appuie le projet "Langues et Grammaires du monde dans l'espace francophone", qui propose des fiches contrastives entre la langue maternelle des apprenants et le français. Ces outils permettent aux enseignants d'anticiper les points de blocage spécifiques à chaque profil linguistique dans l'apprentissage du français.

Franck : Et après, je cherche à ce que eux-mêmes devinent, découvrent et en faisant l'alliance avec leur propre langue, trouvent eux-mêmes leurs propres repères, leur propre façon de comprendre la langue française.

Naraina: Franck glisse d'une manière de fonctionner qui serait propre à un groupe social à une manière personnelle de créer les repères pour comprendre. Bien qu'il existe des logiques liées à une appartenance sociale et linguistique, à la base de l'activité d'apprentissage, cette organisation cognitive cohérente n'a pas une rigueur qui interdit les locuteurs d'y déroger. La logique de l'apprenant n'est ni celle de l'enseignant, ni celle de sa langue native. Les apprenants sont fidèles à leur propre logique et leur interdire leur logique revient à leur interdire de penser, donc de la modifier. Leur logique est leur « liant ».

Joëlle : Ca veut dire que les normes linguistiques sont le produit de l'activité d'un groupe, d'un groupe social donné, à l'intérieur de ce groupe social on va te faire croire que les individus sont… ils appartiennent à un

groupe social. En sociolinguistique ou dans les trucs de sciences de l'éducation, sociologie de l'éducation, on parle beaucoup des enfants, des classes populaires, des enfants de ci, des enfants de ça, des enfants de culture arabe, de culture maghrébine. Mais en fait, les enfants, ils ont diverses cultures, ils ont diverses appartenances. Quel que soit l'individu, il a forcément plusieurs appartenances, parce qu'il appartient peut-être à sa mère au début, mais déjà il appartient aussi au monde du père. Il appartient au monde de la famille élargie. Il appartient au monde de la rue, de l'école, des copains. Donc, quel qu'il soit, il a de toutes façons plusieurs appartenances et il n'est jamais le même que les autres. Ce n'est pas des individus clonés dans le même groupe. Donc quand tu prends une catégorie sociale et que tu prétends rendre compte de son rapport à l'école par exemple ou de son rapport à l'apprentissage, c'est pas juste, c'est faux. C'est des rapports singuliers qu'on a à l'apprentissage à l'école, à la langue, au langage. C'est toujours des êtres singuliers, même si ce sont des êtres qui se construisent dans un rapport aux groupes sociaux dans lesquels ils interviennent, dans des relations identitaires qui sont des relations à la fois d'appartenance et de singularisation. C'est ce double mouvement qui fait qu'on parle, qu'on s'inscrit. Parler, c'est s'inscrire dans le groupe, c'est exister dans le groupe et c'est donc exister en se différenciant en même temps qu'on manifeste son appartenance au groupe.

En parlant de norme linguistique, c'est toi qui va construire la norme, tu la construis pas tout seul, tu la construis dans le social et dans le collectif et dans la confrontation aux autres et à la réalité des discours. La norme linguistique, en tout cas. Tu construis ta norme en confrontation avec les discours, les discours existants, les discours normés. Et toi, tu la choisis. De toute façon, c'est toi qui vas la choisir. Les gens qui écrivent avec une orthographe, une mauvaise orthographe, une orthographe pas normée, pas normative, ils ont leur propre norme, ils ont un peu tendance à écrire toujours un peu pareil. Donc ils ont leur norme. Mais il y a un moment où ils peuvent décider qu'ils en restent à celle-là. Ils ont pas envie d'aller voir ailleurs parce que ça suffit, ils se sont assez cassé la figure comme ça, ou ils vont se dire "mais moi j'ai envie d'être dans le dialogue avec les autres, pas rester enfermé dans ma façon d'écrire, je veux…" Et donc tu vois, il y a

une dynamique comme ça, qui est liée à la perception des normes collectives, à la perception des normes générales et la perception de soi.

Franck : Je pense que le job du formateur, c'est sa sensibilité et surtout une capacité à observer, à analyser assez rapidement le niveau de la personne, mais pas que. Comment est la personne ? Comment elle réagit, comment elle prend les choses ? Il y a plein de choses à prendre en compte. Et aussi, il y a un truc super important, c'est les rapports horizontaux, c'est-à-dire qu'on n'est pas… On est des guides, on est des médiateurs, on n'est pas des professeurs, on n'est pas des… on n'est pas au-dessus, on est au même niveau qu'eux. Et de les faire eux aussi se sentir formateurs, les mettre eux dans la position de formateur, par exemple, des choses simples, par exemple arabophone ou lui demander de nous expliquer à nous tous l'alphabet arabe et des choses qu'on apprend, comment se présenter en français. Voilà, moi, je lui apprends comment se présenter en français. À un moment, je lui demande à lui, de faire aux autres aussi. Comment on se présente dans ta langue maternelle ? Et tout le monde répète, comme ça tout le monde se rend compte de la difficulté qu'on a de parler une autre langue qui n'est pas la nôtre. Du coup, ça crée. C'est drôle, tout le monde rigole bien et ça crée une cohésion dans le groupe sympa, et ça remet la… chacun se rend compte de la difficulté qu'il a.

Naraina: Franck résume plusieurs points abordés sur la posture et le rôle de l'enseignant, ainsi que sur le type de relation qu'il entretient avec ses apprenants. Si l'on sait que l'une des missions principales de l'enseignant est d'enseigner, il ne faut pas négliger une autre mission tout aussi essentielle : l'évaluation. En effet, les enseignants ont une double fonction : transmettre le savoir et évaluer les progrès.

Franck : Ouais, moi, j'aime pas, j'aime pas évaluer, j'aime pas mettre des notes, mais on est un peu obligé. Après quand on travaille dans les Alliances françaises, on est à un moment donné, on est amené à être correcteur du DELF, DALF, etc. Donc il faut, il faut mettre une note. C'est difficile d'évaluer, de mettre une note à une rédaction. Moi j'ai du mal à évaluer. Je vois plus le côté positif que négatif. Nous sommes tous un peu formateurs ici. Il y avait un truc, c'était faire une fiche pédagogique. Donc

la personne… ils vont juger. Toi, forcément, tu es content de toi parce que tu penses que la séquence que tu as, elle est bien, en tout cas, elle te plait à toi, donc forcément elle est bien, et les personnes vont chercher la petite bête, les petits trucs comme ça. Et dans un système pratique, on dit oui, d'accord, OK, on joue les mots sur une phrase, mais une fois que je vais la lancer, c'est de donner un cours de français. Ce n'est pas de l'improvisation, mais presque, en temps réel. Parce que ça, quand ça ne marche pas, ça se voit. On a 10 paires d'yeux qui nous regardent et on voit bien qu'ils comprennent rien. Donc là, il faut rebondir, il faut trouver autre chose. On ne peut pas continuer, on voit bien que quand ça ne marche pas, il faut trouver une solution.

Naraina: Avec sa difficulté à évaluer Franck souligne un besoin de porter un regard positif sur les productions des apprenants. Et si au lieu de dire ce qui n'a pas été fait ou compris, on mettait en lumière ce qui a été fait et compris. C'est un des partis pris des démarches de Joëlle Cordesse. Au lieu de voir les trous elle propose de voir le gruyère.

Joëlle : Je vous raconte l'histoire. Encore une expérience que j'ai faite dans une classe et que je me suis juré de ne pas refaire. Je l'ai jamais refaite après parce que… J'avais une classe de BTS qui était convaincue qu'ils étaient tous très nuls. Ils avaient toujours eu des mauvaises notes en anglais. C'était pas leur truc. C'était un exercice de lecture, je leur ai donné un texte et je leur ai demandé de surligner. Alors la moitié de la classe a surligné ce qu'ils comprenaient dans le texte, ce qu'ils arrivaient à comprendre. Et l'autre moitié, je leur ai dit "vous soulignez ce que vous ne comprenez pas. Comme ça va faire une expérience, vous allez voir." Je voulais les… un peu mettre en discussion cette idée de de la pratique du surligneur. Qu'est-ce qu'il faut regarder dans un texte ? Est-ce qu'il faut regarder ce qu'on comprend, ce qu'on ne comprend pas. La moitié de la classe qui avait surligné ce qu'ils comprenaient était dynamique, ils comprenaient tout. Ils ont élaboré le texte. Et les autres comprenaient rien. Et ils n'en ont pas démordu, ils ont pas démordu du fait qu'ils étaient moins bons que les autres en anglais. Ils avaient été un échec, qui est resté un échec et de toute façon, ils n'avaient pas les moyens de réussir.

Donc après, j'ai proposé d'autres situations de réussite pour tout le monde. Je ne les ai pas laissés là-dedans mais... Mais je me suis créé en fait, un obstacle avec ce groupe-là, en leur faisant vivre pour comparer. Donc, tout ça pour dire que l'idée du surligneur, c'est un symbole, mais en même temps, c'est un véritable outil de lecture, un véritable outil de travail. Tu mets les gens devant de l'étrangeté et si tu leur dis "mais si tu sais, si vous regardez bien, il y a des choses que vous allez arriver à comprendre". Mettez ça en lumière et du coup, on a un sens du texte qui émerge et qui peut ensuite se discuter. On voit ce qu'on comprend dans ce texte, donc on peut dire "moi j'ai compris ça, j'ai compris ça, j'ai compris ça". Et si on voit ce qu'on n'a pas compris, "j'ai rien compris" donc il n'y a pas de texte. Ça fait disparaître le texte. Du coup je m'en sers dans les animations.

Naraina: Impossible de ne pas faire un parallèle avec mes propres pratiques… Quand je corrige une copie, mon premier réflexe, c'est de mettre en avant non pas ce qui est réussi, mais ce qui pose problème. On souligne, et on pénalise les fautes… Et pourtant, on sait – comme le rappelle le collectif des Linguistes Atterrés dans leur tract Le français va très bien, merci– qu'on n'apprend pas en se focalisant uniquement sur les erreurs.

D'accord, on a bien compris ce qu'il ne faut pas faire… mais alors, comment faut-il faire ? Quelqu'un a une piste ?

Joelle : J'ai trouvé ma solution, j'essaye de la défendre auprès des autres. C'est peut-être, c'est peut-être plus difficile maintenant, cette solution. Oui, parce que si on te demande de noter, d'évaluer, moi je voulais que ça soit séparé. Alors j'ai… il y a un texte de Albert Jacquard. C'est ça mon outil, un texte où Albert Jacquard dit que les profs sont dans une situation de schizophrénie parce qu'on leur demande à la fois de jouer le rôle du formateur et le rôle du sélectionneur. Il dit "bon, d'accord, peut-être que la société veut pouvoir sélectionner à la sortie des études les gens qui vont être adaptés à tel ou tel métier, à tel ou tel poste. Mais ça ne peut pas être le même qui fait les deux choses". Donc, il y a le ministère de la Formation, le ministère de l'Education et le ministère de la Sélection. Y'a qu'à faire ça. Il n'y a qu'à faire deux ministères et pas demander aux

enseignants à la fois de sélectionner les élèves en même temps qu'ils, ils sont censés leur faire apprendre des choses, les faire se développer, s'émanciper. Parce qu'en fait comme c'est impossible, soit tu deviens fou, soit tu choisis l'un ou l'autre. Et la plupart du temps, évidemment, comme c'est obligatoire, que t'as toute la hiérarchie sur le dos, tout le monde est obligé d'en passer par la sélection. Donc on ne peut plus faire apprendre. On ne peut pas faire les deux.

Naraina: Joëlle nous apporte une solution idéale, voire utopique. Mais en attendant ces deux ministères, nous devons malgré tout continuer à évaluer et à valider les acquis des étudiants. Alors, pourquoi ne pas commencer par mettre en lumière ce qui est compris, ce qui est réussi, plutôt que de focaliser sur l'erreur ? Ce n'est pas une solution magique, mais c'est une piste… et on va continuer à creuser ensemble !

Si ce podcast vous a intéressés, n'hésitez pas à aller sur le site de Entre&Avec, où vous trouverez le lien vers les démarches, les transcriptions et bien plus encore…

Les podcasts « Les Babelles » a été produit par l'association E&A avec le soutien de la DRAC Occitanie, et l'appui du laboratoire LHUMAIN de l'Université Paul Valéry Montpellier 3.